

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Guy Lafond et François Ricard

Volume 23, numéro 3 (135), mai-juin 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafond, G. & Ricard, F. (1981). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 23(3), 91-94.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Pour non-liseurs

EN COLLABORATION

KAREN BLIXEN, *Sept contes gothiques*, Paris, Stock, 1980, collection « Nouveau cabinet cosmopolite », 467 pages, nouvelle traduction par M. Gleizal et C.-M. Huet, préface de Marcel Schneider.

Écrits vers 1935, en anglais, par celle qui est considérée aujourd'hui comme la Sigrid Undset du Danemark, ces récits utilisent une forme narrative répandue dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Ils font plus que l'utiliser, d'ailleurs ; ils s'y tiennent strictement, en reprennent à la fois le décor, les procédés, le style et le ton. Autre beau cas d'imitation. Mais là encore, la conformité au modèle convenu est ce qui permet à l'originalité de paraître. Car l'imitation n'est pas seulement parfaite, elle est consciente, recherchée, systématique, avec le résultat qu'elle donne lieu à la plus profonde ironie, celle de l'imagination et de l'écriture mêmes, qui apparaissent alors pleinement comme ce qu'elles sont : un résidu négatif, une distance, un brouillage dont toute la force réside dans sa nature implicite, c'est-à-dire dans son action secrète, rigoureusement « in-dénotée ». Le texte est toujours dans la marge.

F.R.

*

EDMOND JABÈS, *l'Ineffaçable l'inaperçu*, Paris, Gallimard, 1980, 116 pages.

« Peut-on se souvenir d'un lieu où l'on n'a pas séjourné, d'un visage que l'on n'a pas approché, d'un objet qu'aucun moment on n'a saisi ? » Cette insoutenable présence d'une absence sans répit est décidément le lieu de la question, première et dernière. Là, mystiques, métaphysiciens, poètes affrontent l'irréductible. Dans un point d'interrogation, une image transparente, riche, leur semble-t-il, d'une attente qui dévoilera ... quoi ? L'u-

nivers est suspendu dans le vide créé par l'impossibilité de toute réponse. Une seule démarche possible : inclure dans la question tout cet univers, sans permettre qu'un témoin démiurge s'en dégage, la subjectivant entièrement, l'habitant jusqu'à l'exaspération. Et peut-être alors éclatera-t-elle. C'est en somme une « nuit de l'Âme » si profonde, si tenace qu'elle supporte tous les paradoxes, celui de la souffrance incluse dans la joie, du néant dans l'être. « Tu n'apprendras de moi, rien, sinon que le Rien est à apprendre. »

« Peut-être s'agit-il ... de n'apprendre rien ... mais de se maintenir dans la question ». Pourquoi écrire alors, puisque l'écriture balottera l'image entre ses pôles chatoyants, risquant de dévoyer cette question où la certitude du doute est la seule flamme ? C'est qu'il faut s'assurer que le paradoxe est total, que toutes les questions possibles sont ralliées en un seul point d'éclatement. « Il ne s'agit pas de se retrancher derrière l'impossibilité d'écrire pour n'écrire que cette impossibilité ; mais, au contraire, de repousser jusqu'à l'impossibilité cette possibilité illusoire ». Aucune fuite possible ; L'INEFFAÇABLE L'INAPERÇU ne doit pas laisser de traces. « Le dernier livre exigeait-il le sacrifice de tous les livres ? ... Je le sais maintenant : il exigeait le sacrifice volontaire de chacun d'eux. »

Ainsi, par ce livre qui constitue le troisième volet du *Livre des ressemblances*, Jabès termine le cycle inauguré par le *Livre des questions*. Il conclut : « Quelle image de l'univers prendrais-je, aujourd'hui, à mon compte ? A priori aucune en particulier ou — qui sait ? — celle peut-être que me propose le livre : image d'un soleil qui ne réchaufferait plus la terre mais qui brûlerait le ciel. »

G.L.

*

PAUL MORAND, *Chronique du XX^e siècle (l'Europe galante, Bouddha vivant, Magie noire, Champions du monde)*, Paris, Grasset, 1980, 466 pages.

Dénoncer l'« innocence » de cette réédition de textes parus entre 1925 et 1930, et donnés ici sans perspective, sans rien qui signale leur âge et tente de mettre à jour leur signification « décantée », comme s'il s'agissait de textes actuels, qui viennent

tout juste d'être écrits. Ce n'est pas seulement du travail bâclé, c'est aussi une opération idéologiquement pernicieuse, qui voudrait nous faire lire ces écrits racistes comme une production de notre temps, une production qui a sa place dans notre temps, qui « parle » à notre temps et qui exprime notre temps. Or il faut se méfier de ces « résurrections ». Un écrivain, une œuvre ne continuent à vivre au delà de leur époque que s'ils commencent d'abord par mourir, et la vraie « vie » (ou « survie ») des œuvres passe nécessairement par cette mort préalable, qui les transforme en autre chose que ce qu'elles furent et qui devient alors leur vérité profonde, métamorphosée. Il faut donc tuer les œuvres du passé pour véritablement les lire. Et c'est la tâche de la critique que de se charger de ces exécutions libératrices. Sinon, les écrivains du passé ne seront toujours que de pauvres cadavres, qui empestent nos bibliothèques. Morand attend toujours l'assassin qui lui donnera la vie.

F.R.

*

GATIEU LAPOINTE, *Arbre-radar*, Montréal, l'Hexagone, 1980, 139 pages.

Je me dis : l'entreprise est audacieuse. Je me demande : peut-on impunément détourner un archétype de son dynamisme propre ? Car l'arbre que la poésie a déjà renversé (puisant au ciel la lumière qu'il déversera pour transfigurer la terre) Gatién Lapointe le redresse, ancre fermement ses racines dans la chair du corps, du mot, de l'image. Dans une tentative presque désespérée d'éclore en chaque feuille un œil, il sommiera le ciel de succomber au harcèlement du regard. Le projet du livre, l'auteur l'inscrit dans « Arbre orphique ». Où déjà l'« arbre-radar », dans sa volonté de scruter inlassablement tous les signes, cherche sa propre transfiguration dans un flux d'images, sollicitant — inopinément, il me semble — l'unité qu'une addition ne pourra jamais s'accorder. « Main d'une marée embrassant toute la gamme ». Tel est le défi... qu'il entreprend de résoudre par la multitude de bruits d'yeux qui lacèrent lettres en sursaut dans le moût du temps ».

« Saisi de frisson », je transcris le « feu de la vie ». Et c'est bien là le projet réel du livre que l'autre — la dimension spiri-

tuelle — soutient à la manière de tuteurs inertes. Et là précisément, le livre est réussi : dans l'abondance et la sensualité des images, dans le plaisir — j'allais dire narcissique, mais Narcisse ne sait peut-être pas qu'il contemple sa propre image — rocaillieux d'un enthousiasme qui ne se dément pas. Un plaisir de séduction, livrant tout le champ de son incandescence, tout le chant de l'espace qu'il scande. Et cette douleur aussi, comme l'éruption d'un volcan trop longtemps retenu.

Même si cette abondance, à la longue, exaspère. Puisque l'image, par sa réduction à quelques procédés, par son inachevable répétition — ce besoin inassouissable d'additionner tous les « frissons » — ne décolle pas d'un sol qui l'imprègne de saveurs trop souvent banales, ne s'élève pas jusqu'au symbole qui, par son dépassement, permettrait la vision. Certes, je suis fort exigeant ! D'une exigence que Gatien Lapointe lui-même inscrit dans son livre, et qu'il pourrait satisfaire si, quittant la profusion de son cahier de notes, il dégagait l'intensité de son propos de cette complaisance où tout poète risque d'achopper à l'abord de son œuvre. Et cette richesse ardente et verbale qui est la sienne s'éclairerait — cette fois de façon convaincante — de cette intensité qui jusqu'alors ne sera que prétention. Ce mot, ce vœu, cité à l'endos du livre : « arrachant le mot de l'émotion, et le son du frisson . . . on de je », Gatien Lapointe le réalise pleinement. Mais un poète, fidèle à l'archétype, fera jaillir de l'émotion la parole et le sens. Il n'abandonnera pas le « je » pour un « on » impersonnel et anonyme, mais l'accomplira dans un « soi » — ou plus loin un « nous » — transpersonnel, lumineux.

G.L.

*

Notes rédigées par Guy Lafond et François Ricard.